
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01679136 0



MADELEINE

EN PLEINE GLOIRE !

Pièce en un acte

DEUXIÈME MILLE



MONTRÉAL

ÉDITÉ PAR LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA "PATRIE", Limitée

120 EST, RUE SAINTE-CATHERINE

Au

Général PAU

Hommage de vibrante admiration.



Le Général PAU qui honora le Canada de sa visite,
en mars 1919.

"Les Canadiens-français se sont couverts de gloire au cours de la guerre. Nombreux sont leurs exploits, et c'est un spectacle admirable que de les voir lutter sur le sol de France pour leur ancienne mère-patrie. Leurs ancêtres avaient quitté la France il y a bien des années, et s'étaient établis dans les vastes solitudes du Canada, et aujourd'hui les descendants de ces hommes sont revenus, armés et puissants, afin de combattre pour cette belle terre dont ils ont conservé le doux langage."

Daily Express de Londres.



BRILLANT



KEABLE

A la mémoire glorieuse de mes deux jeunes "pays"

Le lieutenant Brillant et le caporal Keable,

Décorés de la "Croix Victoria".

Morts, tous deux, au champ d'honneur de la France.

DU MÊME AUTEUR

Premier Péché (Edition épuisée)

Le Long du Chemin

MADELEINE

EN PLEINE GLOIRE !

Pièce en un acte

DEUXIÈME MILLE



MONTRÉAL

ÉDITÉ PAR LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA "PATRIE", Limitée

120 EST, RUE SAINTE-CATHERINE

PERSONNAGES:

Le Lieutenant Dubreuil du 22e régiment de l'armée canadienne - - - - - - - - - - - - - -	M. EDGAR BECMAN
Le Colonel Lenoir, (*un mutilé de 70*) - - - - - -	M. GUSTAVE SCHELER
Marthe, sa petite fille - - - - - - - - - - - -	Mme BLANCHE DAVID
Le petit Césaire, frère de Marthe - - - - - - -	Le petit FRED
Louis, vieux domestique - - - - - - - - - - -	M. JULIANY
Autre domestique - - - - - - - - - - - - - -	M. WILLY

Cette pièce fut créée au théâtre Orpheum de Montréal, le 2 mars 1919, en présence du Général Pau, à une soirée de gala donnée en l'honneur de l'illustre soldat français.

En pleine gloire !

Dans un village avoisinant Reims, août 1918.
Une maison en ruines. Les meubles luxueux voisinent avec les choses rustiques: un résumé d'épaves respecté par le bombardement.

SCENE I.

Marthe, le petit Césaire.

Au lever du rideau, Marthe regarde son petit frère qui joue avec des soldats de plomb et un fusil de bois.

LE PETIT CESAIRE

Alors, grande sœur, raconte-moi ce qui se passa à la Marne... Tu sais la belle histoire...

MARTHE

Oui, mon chéri, la belle histoire, celle de la France, la plus belle de toutes... Or donc, ces méchants Allemands voulaient prendre Paris... (*L'enfant s'agenouille près de sa sœur et écoute avidement.*)

LE PETIT CESAIRE

Prendre Paris! Mais ils ne savaient donc pas que Paris, c'est aux Français?

MARTHE

Si, mais c'est qu'ils voulaient nous le voler, notre Paris... Nos soldats avaient ardemment défendu notre pauvre nord saccagé, meurtri, assassiné... Et l'ennemi marchait toujours, redoutablement armé. Il ravageait tout sur son passage, pillait, brûlait et tuait jusqu'aux femmes et aux petits enfants...

LE PETIT CESAIRE

C'est eux, dis, qui l'ont tué notre maman, et la petite sœur, et le bébé? Et c'est eux qui ont brûlé notre maison?

MARTHE

Oui, mon chéri, ce sont eux qui nous ont fait tout ce mal, et il ne faudra jamais l'oublier.

LE PETIT CESAIRE

Je les tuerai tous, Marthe, quand je serai grand, et quand j'aurai un vrai fusil, comme le lieutenant Dubreuil...

MARTHE

Les Allemands marchaient, marchaient... Tout s'effondrait sous leur poussée, et la France tremblait pour Paris, notre beau Paris. Leur empereur, croirais-tu, avais promis à son peuple cette proie tant convoitée, et, pour le premier 12 août, un souper était commandé dans le plus beau restaurant de Paris, par ordre de sa Majesté Boche, Guillaume II.

LE PETIT CESAIRE

O le vilain homme!

MARTHE

Mais la Marne était là! Et c'est là que l'armée française attendait. Son chef illustre avait tout préparé, et les poilus étaient prêts à tenir, ou à mourir sur place, suivant la proclamation du grand Joffre.

LE PETIT CESAIRE

(*Avec enthousiasme*) Joffre! Césaire Joffre! O Marthe, que c'est beau de s'appeler comme lui...

MARTHE

Et les Boches ne passèrent pas. C'est à la Marne, mon petit, que s'est livrée la plus grande bataille du monde!

SCENE II.

Le Colonel Lenoir, Marthe, le petit Césaire.

LE COLONEL

C'est bien d'apprendre ainsi notre histoire à ce petit. (*A Césaire*) Et toi, mon enfant, rappelle-toi tout ce que tu as vu ici... Rappelle-toi, surtout, que ton père est tombé à Verdun!

LE PETIT CESAIRE

Je veux être un héros moi aussi...

LE COLONEL

(*Il pose sa main sur la tête de l'enfant.*) Tu es un petit homme déjà! Va au jardin jouir de ce beau soleil.

LE PETIT CESAIRE

Je vais jouer au soldat, grand'père. (*Il ramasse son fusil.*)

LE COLONEL

Prends bien garde, mon enfant, si les Allemands allaient revenir, ne vise pas les casques à pointe. Sais-tu ce qu'ils ont fait du petit Belge qui jouait au soldat?

LE PETIT CESAIRE

Ils l'ont tué, grand'père, comme ils tuent les vrais soldats... Je ne le plains pas, le petit Belge, moi, non, je ne le plains pas. Il est mort pour son pays, et, quand même il était petit, la Belgique a dû être contente de lui. Moi, j'aimerais mourir pour la France en visant un grand Boche!

LE COLONEL

Viens m'embrasser, mon petit brave. (*Il le serre dans ses bras.*) Va maintenant jouer. (*L'enfant sort en courant.*) Le pauvre gosse! N'est-ce pas navrant de lui apprendre si tôt ces graves choses. Les enfants de cette génération ne peuvent plus être des enfants. Et nos filles ont perdu l'habitude du sourire... Elles ne savent plus!

MARTHE

Trop de voiles noirs ont flotté en nos vies...

LE COLONEL

Oui, il est triste d'être jeune à une pareille époque. Dire que j'ai vécu, moi, vieillard prêt pour la tombe, pour voir mourir tous les miens. Vous seuls m'êtes restés...

MARTHE

Nous vous aimerons pour tous les autres qui ne sont plus là.

LE COLONEL

Mais n'allons pas nous attendrir; d'ailleurs j'ai des nouvelles splendides à t'apprendre. L'offensive se développe en des victoires de plus en plus éclatantes... Notre Foch fait des miracles. Il dirige toutes les armées avec un entrain irrésistible, et la Victoire s'approche. Tous les soldats font des prodiges! Français, Anglais, Italiens, Américains, Canadiens... Mais, au fait, où donc est passé notre jeune lieutenant?

MARTHE

Il est allé dire adieu au village. Il est guéri maintenant, et il va repartir pour le front...

LE COLONEL

Il fait bien. Etre jeune et se battre! Ah! quelle humiliation de ne pouvoir plus rien pour sa patrie... de n'être plus qu'une loque...

MARTHE

Un mutilé, grand'père, un glorieux mutilé!

LE COLONEL

Parmi mes camarades de 70, combien sont cependant retournés à la bataille, allègres, pleins d'ardeur, jeunes encore, corbleu! La vieille phalange n'a-t-elle pas donné les grands généraux, les généraux de la Revanche: Joffre! Foch! Galliéni! Pau! de Castelneau!

MARTHE

Comme ils sont beaux, grand'père, comme ils sont grands!

LE COLONEL

Eux sont restés des soldats, moi, je suis un vieux qui ne peut plus rien...

MARTHE

Plus rien! Et tout ce bien que vous faites, grand'père. Cette région que vous avez sauvée du désespoir... Ces femmes et ces enfants que vous avez empêchés de mourir.

LE COLONEL

(Plus triste) Plus rien!

MARTHE

Plus rien? Et ces fils que vous avez élevés pour la France, et qui sont tombés pour Elle, au champ d'honneur.

LE COLONEL

(*D'une voix qui mollit*) Plus rien...

MARTHE

Plus rien! O grand'père, que vos paroles me font mal à moi qui ai vu, jour par jour, et heure par heure, s'immoler votre existence sur l'autel de la patrie. Puis quand est venue l'horrible chose... Mère ensevelie avec tous les nôtres sous les ruines de notre maison, c'est vous encore qui avez été le plus fort et qui avez commandé à la souffrance qui nous dominait...

LE COLONEL

Il le fallait bien. Le village agonisait...

MARTHE

Et alors vous m'avez tournée vers la détresse de nos paysans, et vous m'avez dit: Console-les! C'est en les consolant, en effet, que mon désespoir s'est calmé. Et vous me parliez sans cesse de notre dette à la patrie. O grand'père, c'est parce que vous aimez la France par-dessus tout, que vous êtes aussi grand et aussi saint!

LE COLONEL

Oui, c'est vrai, j'aime la France par-dessus tout, et c'est ainsi qu'il faut aimer sa patrie, mon enfant. Puis quand on la voit pantelante, meurtrie, comme nous la voyons; quand on entend le canon qui la déchire; quand on voit massacrer ses cathédrales et ses monuments; quand on assiste à la mutilation de ses musées, au vol de ses chefs-d'œuvre; quand on regarde le martyre de son peuple... et que personne ne se plaint... ni les êtres persécutés, ni les œuvres d'art violentées... que l'on n'entend rien, rien qu'une seule voix dominant le tumulte: "Nous les aurons!" alors, on sent combien on l'aime, sa patrie...

SCENE III

Le Lieutenant Dubreuil, le Colonel, Marthe.

LE LIEUTENANT

Oui, comme on l'aime sa patrie! La patrie rayonnante et superbe, le terroir d'où monte le parfum sain, la forêt grandiose où l'on a promené de beaux rêves,

le fleuve infini qui nous a, sur ses flots, bercés; la montagne altière dont nous rêvions d'escalader les cimes, le chez-nous enfin dont nous emportons l'image radieuse dans la boue des tranchées, l'image emmousselinée de neige fine, ou blonde de moisson.

MARTHE

Comment avez vous pu la quitter cette patrie que vous aimez tant, et venir si loin d'elle, vous battre... mourir peut-être!

LE LIEUTENANT

Mourir, peut-être! Mais qu'importe, si nous la payons notre dette, notre dette sacrée à la France. Nous ne songeons qu'à cela aux soirs où la mitraille rage, où la nuit s'ensanglante, où tombent les camarades... ces pauvres gâs qui, souvent, n'ont pas vingt ans... Ils n'avaient pas encore su ce que c'est que souffrir...

MARTHE

Comme leurs mères doivent trembler!

LE LIEUTENANT

Ah! nos mères! Vous ne savez pas comme elles sont vaillantes nos mères canadiennes. Elles nous ont offert à la France, et plusieurs d'entre elles ont fait le sacrifice de leur unique enfant.

MARTHE

Faut-il que vous nous aimiez, là-bas...

LE LIEUTENANT

Oui... les siècles ont passé sans effacer, dans les âmes françaises de chez nous, le souvenir de la mère adorable que nous avons perdue dès le berceau.

LE COLONEL

Mais vous n'avez jamais douté d'elle, n'est-ce pas?

LE LIEUTENANT

Jamais. (*Mélancolique*) Seulement, il nous arriva bien quelquefois d'être jaloux de cette Alsace et de cette Lorraine que tant vous pleuriez, alors que nous ne sentions rien de votre regret. Nous étions si loin! Malgré tout, nous sommes restés bien français. Et quant, au Canada, a retenti l'appel aux armes,à côté des

Canadiens-Anglais qui se levèrent avec enthousiasme pour répondre à l'attente de leur mère-patrie, les Canadiens-français se sont aussi levés pour répondre à l'appel silencieux de la France. Nous obéissions à notre instinct. Deux siècles n'ont pas affaibli la voix du sang.

MARTHE

Aussi votre 22e régiment canadien-français a-t-il immortalisé votre jeune patrie!

LE COLONEL

Il fut intrépide partout votre 22e, mais à Courcelette il devint magnifique! Là, vous avez senti, n'est-ce pas, jeune homme, que vous écriviez une page dans votre belle histoire, et vous l'avez écrite, cette page, avec le plus pur de votre sang. Ce furent des heures d'épopée vraiment, et les soldats venus de vos tranquilles villages et de vos villes paisibles connurent l'émotion d'être des héros!

LE LIEUTENANT

Notre 22e, il est fier, voyez-vous, de partager avec votre 22e de ligne, l'honneur suprême d'avoir eu le plus de morts. Mais si vaillant qu'il fût, il n'a pas, sachez-le bien, representé à lui seul toute la Nouvelle France. Des soldats, nous en avions mis dans tous les régiments canadiens, et même dans ce magnifique "Princesse Patricia", qui disparut dans une tourmente d'apothéose! Nous en avions même chez vous, dans votre héroïque Légion Etrangère. Nous en avions partout, enfin!

LE COLONEL

Comme vous avez su vous battre... Comme vous savez mourir!

LE LIEUTENANT

Nous avons regardé tomber les Français, et nous avons compris que la mort n'était rien, et que le sacrifice était tout! Puis, s'endormir ici, dans la terre ancestrale, à côté de tant de héros, nous a paru un très-beau sort. Aussi, tapis au fond des tranchées, nos petits soldats écrivent à leur maman; l'heure qui précède la grande attaque: "Si je meurs, il ne faut pas me pleurer, puisque je serai tombé pour une grande cause et que je reposerai en terre de France". ([1]) Voilà leur testament, leur adieu...

LE COLONEL

Oui... Vous avez su vous souvenir, vous qui étiez des oubliés!

---

(1) Dans une lettre écrite à sa mère par le soldat Ivanhoe Delorme, quelques heures avant la bataille de Courcelette, où il tomba glorieusement.

LE LIEUTENANT

Etre aimés, voyez-vous, voilà tout notre vœu!... (*Infiniment triste*) Hélas, maintenant il faut songer à partir! L'ordre m'en a été remis, tout à l'heure, au village.

SCENE IV.

Le petit Césaire, le Lieutenant, le Colonel, Marthe.

LE PETIT CESAIRE

(*Presque pleurant*) Partir! Pourquoi partir? Ne nous aimes-tu plus?

LE LIEUTENANT

(*Visiblement ému*) Oh! oui, petit Césaire, je vous aime encore... peut-être plus que jamais... et je me souviendrai toujours de vous tous qui m'avez accueilli, soigné, sauvé...

MARTHE

(*Hésitante*) Mais il faudra revenir...

LE LIEUTENANT

Revenir! Qui sait? Ce n'est pas au front que je retourne...

LE PETIT CESAIRE

Pas au front? Mais où donc vas-tu puisque tu es soldat?

LE LIEUTENANT

Il est pour les soldats, mon petit Césaire, des devoirs bien plus rudes parfois que de se battre...

LE COLONEL

Vous retournez au Canada?

LE LIEUTENANT

Oui, et je pars dans deux heures. Notre pays augmente son effort militaire, il faut combler les vides, voyez-vous, et l'on réclame des officiers qui ont vu le feu... Je suis désigné... (*La voix encore plus triste*) J'éprouve à quitter la France,

des regrets profonds, je m'arrache d'elle, de sa beauté, de sa vaillance, et j'en ai l'âme meurtrie... J'avais rêvé, voyez-vous, comme si l'on pouvait encore rêver quand il y a la guerre...

MARTHE

(*Très doucement*) Il faut toujours rêver.

LE LIEUTENANT

Il était trop téméraire, aussi, mon rêve! Enfin... je l'emporterai en moi comme un soleil... Ah! comment m'est-il venu ce rêve audacieux?

LE COLONEL

(*Presque bas*) En souffrant!

LE LIEUTENANT

Oui, sans doute, en souffrant... (*Attirant l'enfant*) Au moins ne va pas m'oublier, toi, mon petit Césaire, car c'est qu'il va en passer beaucoup de soldats par ici, quand viendra la Victoire. Car elle s'approche, et tellement belle, tellement éblouissante, n'est-ce pas mon Colonel, que toutes les douleurs s'en trouveront consolées!

MARTHE

Et vous ne serez plus là...

LE LIEUTENANT

Hélas! Pourtant comme j'aurais voulu assister à cette chose immense qui sera la fin, et quelle fin! L'univers entier en tressaillera de fierté, mais c'est la joie de la France qui me donnera le grand bonheur... Enfin, le devoir a parlé, il faut obéir. "Partir, c'est mourir un peu" chante la romance... Comme c'est vrai! (*Il regarde, avec attendrissement, le petit Césaire qui a aligné ses soldats de plomb, et s'endort tout contre eux, son fusil de bois serré sur son cœur*). Qu'il est heureux de dormir... ne le réveillez pas lorsque je partirai... J'aurais du mal à entendre sa petite voix me dire adieu... Voilà le moment... Dans un quart d'heure je dois être à la mairie pour la dernière formalité... Je reviendrai, peut-être... plus tard... plus tard... dans des mois. (*A ce moment éclate une canonnade furieuse. La maison en est tout ébranlée. Marthe et Paul se sont redressés pleins d'angoisse, et le Colonel désigne Reims dans le lointain*).

LE COLONEL

C'est encore à la Cathédrale qu'ils en veulent, les bandits!

LE LIEUTENANT

Je cours aux nouvelles, et reviens tout de suite. (*Il sort précipitamment.*)

SCENE V.

Le Colonel, Marthe, le petit Césaire (*endormi.*)

MARTHE

(*Nerveuse*) O grand'père, je ne sais ce qui se passe en moi, mais j'ai peur, oh! que j'ai peur!

LE COLONEL

Ma pauvre petite, ta voix m'inquiète... Tu l'aimes, n'est-ce pas?

MARTHE

Hélas!

LE COLONEL

Je l'ai vu naître, cet amour, dans vos premiers regards, et d'avance j'ai frémi de ce que vous alliez souffrir, mes pauvres enfants. Vous avez savouré l'heure qui passait, mais les minutes en étaient comptées.

MARTHE

Il va partir, et que ferai-je sans lui?

LE COLONEL

Ton devoir. Rester ici, au milieu de ces ruines que tu ne peux déserter, vois-tu, parce que tu dois aider à les réédifier, à leur donner une vie nouvelle.

MARTHE

Je ne suis qu'une femme, une pauvre femme qui ne sait plus qu'aimer.

LE COLONEL

(*Solennel*) Les femmes de France, ma fille, ont des devoirs sacrés...

MARTHE

(*Désespérée*) Rien ne m'importe que lui!

LE COLONEL

Mais tu ne peux pas oublier la France, la France contre laquelle il faut se serrer, farouchement, à l'heure où son cœur saigne... Cette blessure-là, Marthe, ton départ l'agrandirait...

MARTHE

(*Défendant son amour*) Je l'aime!

LE COLONEL

(*Désignant le petit Césaire*) Et ce petit qui dort là, si confiant dans ta tendresse, ce petit qui n'a plus que toi, songerais-tu à le voler à la France?

MARTHE

(*Vaincue et sanglotante*) Pardon, grand'père... Le devoir, c'est plus terrible que la mort...

LE COLONEL

Quelquefois!

MARTHE

Et cette canonnade qui redouble... Ce bruit m'affole...

LE COLONEL

Tu y es habituée, depuis trois ans que cela dure. Regarde, le gamin n'en est aucunement troublé.

MARTHE

A son âge, on peut dormir!... Aujourd'hui, un pressentiment me bouleverse. (*Une détonation plus forte les méduse . Aussitôt l'on entend des exclamations et des cris. La porte est poussée brusquement, et le lieutenant tout sanglant apparait, soutenu par le vieux Louis et un autre domestique. On l'étend sur un canapé à l'avant de la scène. Tous se précipitent.*)

SCENE VI.

Le Lieutenant, Le Colonel, Marthe, le petit Césaire (*toujours endormi*), **Louis, un autre domestique.**

MARTHE

Ils me l'ont tué, grand'père, ils me l'ont tué!

LE COLONEL

Vite de l'eau, des linges (*Chacun s'empresse. Au domestique*) Cours à l'hôpital, ramène un médecin, une garde, vite! (*Le domestique sort. A Louis*) Comment cela est-il arrivé?

LOUIS

J'aperçois le Lieutenant qui revenait en courant, par le jardin. Puis un bruit épouvantable; me voilà projeté en arrière... je regarde autour de moi, tout étourdi, et je vois mon Lieutenant, couché, comme mort... Tout cela a duré un éclair, mais pendant cet éclair les maudits Boches nous l'ont tué. (*Plus bas, désignant sa tête*) La blessure est mauvaise, vous savez...

MARTHE

Et ce médecin qui n'arrive pas! Cours, toi aussi, Louis... que l'on tente tout pour le sauver... Ramène aussi le prêtre... Et vite!

LOUIS

J'y cours, Mademoiselle. (*Au Colonel*) Mais j'ai bien peur que nous ne revenions trop tard. (*Il sort. Le colonel revient vers le groupe formé par le mourant et Marthe, tandis que dans son coin, le petit Césaire continue de rêver.—A cet instant le blessé se ranime, il ouvre les yeux, c'est le suprême répit de la mort toute proche.*)

LE LIEUTENANT

Ne bougez pas, petite fée de mon rêve, (*invoquant*) restez là, que je vous regarde... Ne vous évanouissez pas...

MARTHE

C'est moi qui suis là, mon ami, vous ne rêvez pas...

LE LIEUTENANT

C'est donc que je vais mourir, que vous me regardez ainsi, et que vos yeux répondent aux miens.

MARTHE

(*Dans un cri.*) Non! Je ne veux pas que vous mourriez. Il faut vivre, pour être heureux!

LE LIEUTENANT

N'est-ce pas du bonheur, petite Marthe, que d'être là, tout contre vous. La vie allait nous séparer... la mort n'a pas voulu. Elle va m'ensevelir ici, sous la terre où vous marcherez. Notre amour aura été une fleur des ruines... bientôt la Victoire y fera s'épanouir des fleurs de gloire. Et je vais dormir à côté de tous vos héros moi aussi, en la belle terre de France que j'ai tant aimée... Vous écrirez à ma mère comment cela s'est passé... que je suis tombé en soldat... Ma pauvre Maman... (*Il ferme les yeux.*)

MARTHE

(*Elle le croit mort*) Grand'père!

LE LIEUTENANT

(*Délirant*) Voyez... les étoiles me regardent... Celle-là, la plus lointaine, la plus brillante aussi... C'est vers ce point d'or que mon âme veut monter... Elle me regarde, ma mère aussi la voit... La belle étoile réunit le ciel et la terre, comme elle réunit la France et le Canada... Marthe, Marthe, plus tard, regardez-la, dans les soirs heureux, et rappelez vous qu'un pauvre petit soldat canadien ,un soir de guerre, la regarda avec vous... et n'oubliez pas... N'oubliez pas! Marthe... je voudrais vous entendre prier, comme prient nos mères et nos sœurs, quand nous allons mourir... (*On entend Marthe qui sanglote. Soudain, très-loin, très loin, une musique militaire retentit... puis se précise... On distingue alors "O Canada". Le mourant se soulève, et dans un cri de bonheur*) L'hymne du Canada!

LE COLONEL

(*Il a couru à la fenêtre, et, exalté*) Bravo! Voilà les Canadiens! Un régiment de chez-vous, le vôtre!

LE LIEUTENANT

Mon Régiment! Mes camarades! Le chant de ma patrie....L'entendez-vous, Marthe....il me berce si doucement. (*Puis la musique chante plus fort. Alors le blessé se met presque debout et fait le salut au drapeau. Le délire le reprend, magnifique cette fois*). Présent! Me voilà! C'est la bataille! (*Exalté*) Ah! Vous croyez nous vaincre, comptez-y.... un de tué.... tout un régiment surgit.... Mais tirez donc sur

les hommes, cruels imbéciles. (*Dans un cri de rage*) Ne touchez pas à ces bébés. Arrière, vous dis-je. Hein? Kamarades! Ah! lâches, hypocrites, assassins. (*Le régiment est passé, et la musique décroit dans une douceur mélancolique. L'exaltation du mourant se calme, il retombe sur ses oreillers, et, d'une voix ravie*) O la belle musique, Marthe.... Je suis heureux.... de mourir.... en l'écoutant....C'est ma patrie que je revois....

Le rideau tombe tandis que la musique meurt doucement dans le lointain.
